

Naître, se soigner, mourir à Saint-Martin (1700-2000).

Si l'on consulte les pages « décès » de notre journal, il apparaît un grand nombre de personnes âgées nonagénaires ; des centenaires y figurent quotidiennement ou presque ; par contraste, des défunts jeunes, fort heureusement, peu nombreux et très rarement des enfants. A Saint-Martin même, pour l'année 2024, 7 décès pour 15 naissances, moins encore en 2025 et, pour la quasi-totalité, des personnes âgées. Quelle différence avec les siècles précédents comme il apparaît suite à un relevé exhaustif des actes d'état-civil sur trois siècles !

Tout au long du XVIIIème siècle, un tiers des enfants mourait avant un an, ce qui faisait dire à l'historien François Lebrun que « *franchir le cap de la première année, c'est déjà, pour un enfant, une victoire sur la mort* ». Et la mortalité infantile reste massive : moins d'un enfant sur deux atteint l'âge de 10 ans. A l'autre extrémité de la vie, la vieillesse est rare : très peu d'octogénaires, moins encore de nonagénaires ; 2 seulement pour tout le siècle à Saint-Martin : Pierre Rabineau, métayer à Grandmont, et « la veuve Pelletier » au Petit-Paris.

La situation ne progresse nettement que vers la fin du XIXème siècle : la mortalité infantile diminue ; la longévité augmente, mais peu de manière absolue : un seul nonagénnaire (René Rousseau) pour 1880 décès en 100 ans.

Au XXème la progression s'amplifie (malgré l'hécatombe de la guerre 1914-1918), et surtout dans le dernier quart : sur ces 100 ans, 9 enfants sur 10 atteignent 20 ans. Elle vaut aussi pour la longévité qui s'accroît considérablement dans la même période, vers la fin du siècle : cette accélération tardive de la tendance explique qu'on ne compte que 17 nonagénaires en 100 ans et un centenaire, Jean Roynard (1894-1996).

Mais de quoi mourait-on si massivement au cours des siècles passé ? La mortalité péri-natale et post-natale tient certainement aux mauvaises conditions d'accouchement, qui expliquent également le décès des parturientes du fait des fièvres puerpérales. Beaucoup d'enfants décèdent aussi des épidémies de « fièvres pourpres » (rougeoles, scarlatine, variole), de diptéria (le « croup ») mais aussi, pour tous, des épidémies de dysenterie, d'affections pulmonaires, de typhus. Tout cela, surtout au XVIIIème, sur fond de disette (1709, 1713, 1714...), avec des années particulièrement mortifères telles 1738 à 1741, 1747 et 1748 au cours de laquelle 52 décès sont comptabilisés pour une population globale d'environ 450 habitants, c'est-à-dire 12/100.

Il semble que cette histoire démographique situe Saint-Martin vers le bas des moyennes nationales. En raison sans doute d'une pauvreté particulièrement marquée. Mais aussi par l'impossibilité de recours aux soins. Certes, on trouve à Saint-Georges, dès le XVIIIème, des barbiers-chirurgiens (empiriques), puis des « officiers de santé » (formés en trois ans, ils sont 149 en 1806 pour le Maine-et-Loire), enfin des médecins au XIXème (on en dénombre 46 en 1806 et 155 en 1897). Mais la population de Saint-Martin y avait-elle accès aisément ? On peut en douter ! Alors comment remédier ? Ici comme ailleurs des recettes empiriques à base de plantes, composant des vomitifs et purgatifs ; des saignées, des cataplasmes. Mais aussi de mystérieuses conjurations, des formules magiques, des invocations à des saints guérisseurs... Au XXème, on peut recourir aux médecins de Saint-Georges (successivement docteurs Estève, Landron, Draunet, Blaublomme..), aux pharmaciens (Lefevre, Renaud, Hervouet...), à la sœur infirmière.

Quel contraste avec les ressources sanitaires dont dispose aujourd'hui St-Martin : 3 médecins, 1 pharmacie, 4 kinés, 3 infirmières, des « psy » de diverses spécialités... Mais, s'il existait une sage-femme depuis 1940 (Mme Demellier), il faut attendre 1984 pour voir s'installer un médecin (Dr Morinière) et, peu après, un pharmacien (Dr Joseph).

On naît encore, assez nombreux, à St-Martin (en fait, dans une maternité et ce, depuis les années 1960, sauf exceptions d'accouchements à la maison en 1981 et 1983). On y meurt aussi, parfois trop jeune (le cancer n'est pas encore bien maîtrisé). Mais il est loin le temps (11 mai 1751), où le curé du Petit-Paris inhumait la petite Perrine Doineau (6 ans), « dévorée par un loup ».

Extrait résumé du livre de Robert Audoin « Entre Loire et bocage » publié par HCLM en 2022. Consulter sur le site HCLM :<https://hclm49.fr/ouvrages/>

Un texte plus complet est disponible ici :

<https://sm-fx.hclm49.fr/wp-content/uploads/2025/12/Naitre-version-complete.pdf>